

Extrait,
Chroniques de l'Occident nomade

En racontant ses voyages, Aude Seigne s'interroge sur le but de toutes ses expériences et également sur l'écriture. Selon elle, découvrir le monde, c'est aussi partir à la découverte de soi. Elle développe une façon originale de la raconter.

J'allais écrire qu'il y a beaucoup à dire sur le lien aimer-voyager. Mais il y a également beaucoup à dire sur lire-voyager, sur écrire-aimer et donc sur lire-écrire-aimer-voyager. On peut percevoir les choses de manière contiguë ou non. Mais il est tellement plus simple de mettre les choses en mots, les choses en limites, de mettre des couvercles sur les boîtes. C'est pour cela que je vous raconte le monde dans sa discontinuité. Faudrait-il pour chaque voyage une description chronologique des causes et des conséquences, du vieillard édenté rencontré au coin de la rue, dont on ne sait rien, mais qu'on tâche quand même d'embellir d'un peu de détails folkloriques pour se dire voyageur ? Faudrait-il nier la tentation de la solitude comme la difficulté de partir ? Ce qui m'écœure dans la littérature dite nomade d'aujourd'hui : le voile d'émerveillement benêt qu'elle se met sur les yeux. « J'ai traversé l'Asie sur une main ». « J'ai mangé des cigales avec le dernier chef d'une toute petite tribu d'Afrique centrale », « J'étais loin de toute civilisation ». Les présomptueux ! Un jour, j'étais sous un arbre dans le désert du Thar, au Rajasthan. La syntaxe dit ici tout ce qu'il y a à dire, l'arbre dit tout ce qui existe. Juillet. Seules deux Européennes insensées pour vouloir s'initier à la vie de ces nomades indiens en plein mois de juillet. Il ne fait jamais moins de 40 degrés en ville. Alors dans le désert... (p. 54-55)

Chroniques de l'Occident nomade, Genève, © Éditions Zoé, 2011, 139 p.

*** **
